

M. José MARSILE. s. c. v.,

DIVINS APPELS



Luçon (Vendée)

Imp. Pacteau, 43, rue Georges-Clémenceau

—
1931 5989

M. José MARSILE, c. s. v.

DIVINS APPELS



Luçon (Vendée)
Imp. Pacteau, 43, rue Georges-Clémenceau

—
1931

Nihil obstat :

J. M. ROBERGE.
Supérieur Général.

PS

9-776

A75D58

1931

DÉDIÉ

*Au Très Révérend Monseigneur M. Dermody,
Curé de l'Église du Sacré-Cœur, S. Dakota, E. U.
en humble témoignage d'amitié et de gratitude.*

L'auteur :

M.-S. MARSILE, C. S. V.

LAISSEZ-MOI FINIR

Ah ! laissez-moi finir mes dernières années
Dans le calme et la paix de quelque reposoir,
Pareil au faucheur qui, ses gerbes moissonnées,
S'assied pour regarder venir enfin le soir.

Laissez-moi vivre sans ce bruit de toutes choses :
Que ce soit dans une île, en une anse au flot bleu,
Pour cultiver la violette avec les roses,
Où dans un désert, loin de l'homme, près de Dieu.

Laissez-moi rompre aussi tant d'innocentes chaînes
 Dont les anneaux sont d'or, mais propres à meurtrir.
 Que, détaché de tout, lierre tombé des chênes,
 Je meure chaque jour pour apprendre à mourir.

Laissez-moi murmurer pour unique prière
 Celle qu'enfant j'appris de ma mère, à genoux,
 Tel au jour du départ, l'oiseau, dans la bruyère,
 Répète de son nid le refrain toujours doux.

Laissez autour de moi se faire le silence ;
 Que j'entre peu à peu dans mon éternité,
 Comme au temple un guerrier se couche avec sa lance :
 A moi l'ombre, l'oubli. l'immutabilité !

Ne sais-je pas, ô Dieu, qu'à mon âme immortelle
 Réuni ce corps froid sortira du tombeau,
 Semblable au vieux soleil qu'un autre monde appelle,
 Qui s'endort dans les mers pour se lever plus beau !...

L'ENNUI

Je m'ennuie en ma solitude
Et songe aux miens partis, hélas !...
Les voir était une habitude.

Que je voudrais de mes deux bras
Les enlacer, faire une gerbe
De toutes ces fleurs d'ici-bas !

Les tenir, loin d'un monde acerbe,
Sur mon cœur, autant que je puis
En faisceau vivant et superbe !

Je reverrais, ainsi qu'aux nuits,
D'où me sourit l'œil des étoiles,
Tant d'yeux connus épanouis...

Comme à l'aube un ciel se dévoile,
Leur pensée, au doux chant des mots,
M'attendrirait jusqu'aux moëlles.

Et, mieux qu'en des printemps nouveaux,
Leurs âmes, à l'amour écloses,
S'épancheraient ensemble à flots

Avec toute l'odeur des roses...

LA VEILLÉE

Ce soir, je me sens pris d'un saint frémissement :
Tous les vents apaisés, dans la forêt, sommeillent
Et les vagues du lac se taisent doucement,
Comme pour endormir les étoiles qui veillent.

Elles font la veillée, au ciel, ainsi que moi,
Ici-bas ; et leur œil d'un tel éclat scintille,
Qu'elles semblent aussi toutes pleines d'émoi,
Quand glissent leurs rayons tremblants dans la ramille.

Mais si l'obscurité, qui redescend des cieux,
Efface vaguement les collines et l'onde,
L'âme peut pénétrer ce nuage orageux
Et, mieux qu'au grand jour, voir au-delà de ce monde.

Attirée en son vol vers un autre soleil,
Elle monte toujours, plus haut, plus haut encore,
Jusqu'au seuil où pâlit l'archange au front vermeil,
Et que de ses lueurs l'éternité colore.

Et, comme a senti l'aigle au souffle fort du vent
Ses deux ailes s'ouvrir et se dresser sa plume,
Quelque chose soulève, emporte bien souvent
Mon essor loin des lieux où le cœur se consume.

C'est à l'heure des nuits, quand tout d'ombre se vêt
Que l'Invisible est plus visible et qu'il m'attire :
Heure d'apaisement ! Le bruit du jour se tait,
C'est alors qu'il me parle en mon brûlant délire.

Et tout écoute ou dort, comme sous un linceul,
En ce monde muet que mon regard embrasse.
Ma pensée, à l'instant où je me sens bien seul,
Semble grandir avec les sphères dans l'espace.

Et pourtant quand je crois l'atteindre à ces hauteurs,
Il est caché déjà ; mais je sens sa présence :
Partout l'immensité révèle ses grandeurs
Et les astres à flots d'or sa magnificence.

Les falaises en vain cachent les océans,
Au loin l'oreille entend leur sublime colère ;
En vain s'ouvrent des cieus les abîmes béants,
Par delà les soirs, l'œil devine la lumière.

Le miracle de l'ordre en ce vaste univers,
L'éclair de la raison et l'élan du cœur même
M'annoncent — comme l'aube un soleil — à travers
L'ombre de l'inconnu, mon Dieu, l'Être suprême !

Grondements du tonnerre et murmure des bois,
 Gazouillis des oiseaux, des sources sur la mousse,
 Vous n'êtes, n'est-ce pas ? qu'un écho de sa voix ?
 Oh ! mais plus que puissante, à l'oreille elle est douce !

L'entendez-vous, là-haut, étoiles ? dites-moi,
 Et voyez-vous sa face en cette nuit si noire
 Que vous ne dormez pas ? Eh ! oui : voilà pourquoi
 Vos yeux gardent toujours un reflet de sa gloire.

Pourquoi ce mur épais entre l'homme et son Dieu ?
 Aux beaux jours d'innocence. Il visitait la terre ;
 A Moïse, Il parla dans un buisson en feu :
 L'écho retentissant a donc bien pu se taire !...

Quand disparaîtrez-vous, ô voiles de la chair,
 Comme s'enfuit la nuit au lever de l'aurore ?
 Quand pourrai-je t'ouïr, Verbe céleste et cher ?
 Aux fanfares des bruits, croire t'entendre encore ?

Entrevoir, à travers l'ombre de ce séjour,
Sa divine beauté, c'est l'ivresse de joie!
Le rêve d'infini et l'extase d'amour!
Qu'à découvert bientôt je t'entende et te voie !...

LA PLUIE

Qu'est-ce qui m'éveille en sursaut,
Frappe, tout près, note après note ?
Mon oreille croit que clapote,
Au rivage, flot après flot.

Non pas : ce bruit si monotone,
A la fenêtre, tour à tour,
C'est la pluie, à coup sec et sourd,
Et qu'essuie un vent froid d'automne ;

Choc retentissant de cristal !
Il me semble l'écho des larmes
Et, dans la nuit, a bien ses charmes :
L'âme en vibre à tout son égal...

Sonne-t-il donc le glas de l'heure
De trop brèves sérénités
Que sa chute à coups répétés
Résonne sur la vitre et pleure ?

Qui ne regrette des jours perdus,
Valant les choses éternelles,
Dépensés pour des bagatelles,
Beaux jours qu'on ne reverra plus !...

LA BEAUTÉ DES CHOSES

La beauté des choses
N'est pas dans la fraîcheur du teint des jeunes roses,
Mais plutôt dans ces parfums doux
A rendre un paradis jaloux.

La beauté des choses
N'est pas dans les lueurs des étoiles écloses,
Mais aux profondeurs du regard
Plein d'espoir au dernier départ.

La beauté des choses
N'est pas dans l'aile d'aigle aux courbes grandioses,
Mais dans les triomphants essors
Qui vont au delà des Thabors.

La beauté des choses
N'est pas dans les aspects de vingt métamorphoses,
Mais au creuset d'où l'âme sort
Plus pure que les ondes d'or.

La beauté des choses
N'est pas dans les clartés mêmes d'apothéoses,
Mais dans un héroïsme tel
Qu'il peut rendre un nom immortel.

La beauté des choses
Est comme un reflet d'âme en l'homme et sur les roses,
Dans tout où perce comme un peu
D'auréole du front de Dieu.

O Beauté des choses
Attire-moi vers l'âme et non plus vers les roses,
Ah ! pourquoi tendre à l'irréel ?
Le beau, le vrai, c'est l'éternel.

O beauté des choses,
Par l'attrait éclatant des âmes et des roses,
Ne tourne mon cœur et mes yeux
Que vers l'astre divin des cieux !

TROIS BLANCHEURS

Fraîchement fleuris, le long de l'allée,
Des lis à la tige humide, effilée,
Ouvrent leur corolle autour dentelée :

Quel fût orgueilleux de son piédestal
D'Acropole — au marbre encor virginal —
Eleva jamais pareil front royal ?

Quel riche encensoir devant l'autel fume
Plus suavement qu'au jardin parfument
Tes pétales blancs comme en mer l'écume ?

Et, pour ajouter au joli décor,
L'étamine poudre et jaunit tout d'or
La coupe d'argent du fond jusqu'au bord.

Ce calice frais n'est il pas le vase
Qu'une lèvre pourpre en l'ivresse ^{ne} ~~base~~
Pour y boire un jour l'éternelle extase ?

Le vierge fleuron, sous l'ombrage obscur
Pour s'épanouir divinement pur,
Du limon fangeux monte vers l'azur

Quoi ! déjà dans l'air redescend la neige,
Tel un duvet dont le cygne s'allège :
Hermine des fleurs que l'hiver assiège !...

Ah ! mieux qu'au matin les noirs horizons,
L'espace est blanchi par des légions
De flocons ailés : pâles papillons !

Mais à se poser ces maintes phalanges
Hésitent longtemps, car leur aile d'anges
Effleure à regret la terre et ses fanges.

Là, grésil, frimas tisse en ce sommeil
Aux grands lis transis un bel appareil
Jusques au retour du brillant soleil.

Mieux qu'en un berceau, terre, tu reposes :
A l'aube, l'éther se métamorphose,
Le givre a l'éclat des perles, des roses.

Au seul souvenir du lis endormi
Qu'un nouveau linceul recouvre à demi,
Qu'aperçois-je alors, autre emblème ami ?

Entre eau congelée — ô plume qui tombe ! —
Et lis d'ici-bas, c'est une colombe ;
Légère elle a pris son vol d'une tombe.

Aile immaculée, ouverte là-haut,
 Tu cherches un nid aussi mol que chaud ?
 Est-ce au lit d'argile et froid du tombeau ?

N'es-tu pas une ombre ardemment en quête
 De doux paradis et que rien n'arrête ?
 Le bonheur t'attend : le ciel est en fête !

De ma rêverie en l'infini bleu,
 Oïsel d'innocence, entends mon adieu...
 Vole : le cœur chaste est fait pour voir Dieu !

Candide mystère ! Il faut que je sache
 Le secret profond que la blancheur cache :
 O colombe ! O lis ! O neige sans tache !...

Et je vais pensif, pleurant la beauté :
 Mais d'elle un reflet n'est-il pas resté —
 Symbole ineffable ! — en toi, pureté ?

Je comprends que l'âme, ici-bas venue,
Ne prenne l'essor d'au-delà la nue
Qu'en redevenant plus blanche, ingénue...

LA FIN DU JOUR

Quoi ! c'est la fin du jour ? La lumière — sa vie ! —
Qui s'allume si claire au foyer du soleil,
S'éteint lugubrement — prise d'un lourd sommeil —
Et, de tous les regrets d'un univers, suivie...

Oui ! l'astre-roi finit sa course dans les cieux :
Il est tombé — blessé — de son char de victoire ;
On le peut suivre encore aux traces de sa gloire ?
Des soupirs étouffés murmurent ses adieux.

Voyez-le : de sa plaie, à flots, le sang s'écoule
Et, comme d'une pourpre, a recouvert son lit ;
Sa couronne de feu sur son front haut pâlit ;
Pour lui faire un linceul, quelle ombre se déroule !

Et voilà que, spectre sanglant, de ce séjour,
Vers l'abîme des mers, en sa tombe, il s'élançe :
Et tout le ciel le pleure en un morne silence,
Comme épouvanté : c'est la nuit, la mort du jour !

Pourtant, ô deuil du ciel, auprès du deuil de l'âme,
Qu'es-tu réellement ? Que l'approche du soir
Et, jeté sur l'azur, qu'un ample voile noir,
Lorsqu'un astre d'or porte à d'autres cieux sa flamme.

Mais l'âme a perdu plus que tout l'éclat du feu
Qui fait le jour si pur, qui fait la nuit si belle :
Elle, presque divine, ayant des anges l'aile,
Dans la fange du mal, hélas ! a perdu Dieu !...

Rien dans tout l'univers ne peut combler ce vide.
Plus sombre que le crêpe aux portes du matin,
Plus triste mille fois que le soleil éteint,
Est la tache de sa robe neuve et candide.

Celui qui disparaît, en un suprême effort,
N'était pas que le point lumineux d'une sphère :
Il est lumière et vie et l'être nécessaire
A l'esprit immortel : quelle nuit ! quelle mort !

LES LILAS

Ah ! voici les lilas ! Ah ! voici le printemps !
Avec l'humide perle et l'or de la lumière,
La longue aigrette mauve aux baumes exaltants,
Dès le retour de mai, s'entr'ouvre la première !

Ainsi que le jour naît de l'Orient obscur,
Le merveilleux bouquet croît d'abord sur les plages
Du mystique Levant, au soleil, sous l'azur :
Il captive aussitôt ici nos cœurs volages.

Il n'a qu'à secouer ses panaches fleuris,
Pétales odorants, comme ornés d'améthystes,
Toute face s'éclaire alors de gais souris,
En plus joyeux regards se changent les yeux tristes.

Ses bras se sont ouverts et même les plus las :
Bras d'enfants, de vieillards — effort consolatoire ! —
Prêts à porter, si frais, en gerbes, les lilas,
A tresser chaque houppe en guirlandes de gloire.

Quoi ! gardent-ils encor les prestiges divins
D'autels aux vifs brasiers ? L'inspiration reste
Dans cet arôme exquis recherché des devins,
Quelque chose d'étrange et de presque céleste...

Erreur ! qu'est-il besoin d'en appeler au feu
Qu'à ses foyers sacrés entretenait la Perse ?
Un charme plus puissant que celui d'un faux dieu,
Dans la teinte et l'odeur de leurs corolles, perce.

Ah ! c'est qu'émane ici le parfum d'autres temps
Qui fait se souvenir ma vieille âme ravie,
C'est qu'avec les lilas renaissent mes printemps,
Ses promesses en fleur, jeunesse de la vie !...

LES MOMENTS DIVINS

Moments divins ! voilà que l'esprit se recueille
Et qu'il n'est plus en proie à sa légèreté
Comme à des coups de vent sur sa branche la feuille,
Léger débri flottant par les eaux emporté.

Est-ce l'oiseau lassé qui déjà met sous l'aile
Sa tête qu'avec l'ombre alourdit le sommeil
Ou la corolle encor que le soir penchant scelle
Pour garder la rosée en ce sein plus vermeil ?

Le penseur absorbé s'isole en sa retraite
 Et sur la terre habite ainsi que l'ange au ciel :
 O silence où s'entend seule une voix secrète !
 O labeur tout d'amour : l'abeille fait son miel !...

Dans ce calme d'en haut, ô poète, élabore
 Le poème adoré. Vois : ta sphère autrement
 S'éblouit que l'azur aux rougeurs de l'aurore
 Qu'à mille astres en feu le sombre firmament.

Génie inspiré, mieux que l'artiste martèle
 En des fleurs le métal, colore les émaux,
 A l'idéal imprime une forme immortelle
 Par l'éclair de l'idée et le son d'or des mots.

L'œuvre à ton *fiat* naît dans sa splendeur première,
 Telle à l'aube des jours par l'espace béant,
 En ruissellements blonds le flot de la lumière
 Ou comme l'île d'émeraude en l'océan !

Ah! tu t'es dit: « C'est bien! » ainsi que Dieu qui crée:
 Toi, donne aussi ravi de ce nouvel éveil
 Et prodigue de l'être en une heure sacrée
 A la rose une sœur comme un frère au soleil...

O génération toute spirituelle!
 O l'enivrant transport de la paternité!
 Combien, fruits de la chair, l'esprit sur vous excelle
 En vie immercessible, en vierge pureté!

Un souffle parle ardent sur des lèvres de cuivre
 Et, sous le doigt, du luth sonnent les cordes d'or:
 Pourtant le cœur, qui chante et d'enthousiasme ivre,
 Rend un son plus sublime et frémit plus encor!...

L'oreille ouverte entend la musique des rimes,
 Tel un retour de vague aux refrains obsesseurs;
 Et je ne sais quoi perce en ces rythmes ultimes
 Aussi sonore et vif que le pas des danseurs

Dans le recueillement du travail, les paupières
Se ferment il est vrai, sur un monde enchanté ;
Cependant l'œil de l'âme aux visions altières
Pénètre l'au-delà, s'ouvre à d'autre beauté...

La pensée en l'effort tente, plus grande et libre,
Comme au temple avec Dieu de saintes unions :
Telle un orgue puissant, de prière elle vibre ;
O les rêves rêvés ! Les claires visions !!!

LE POÈTE ET LE CIEL

Le Poète

Depuis le lent éveil que ruisselle la pluie,
De la voûte, tantôt aux plus tendres pâleurs,
Pas un souffle léger, comme une main, n'essuie
Le grand orbe d'azur qui semble fondre en pleurs.

Firmament où la nuit étincelle l'étoile
Et dont un astre, au jour, est l'iris éclatant,
Quel nuage sur toi se déroule et te voile ?
Grande est ta peine encor pour que tu pleures tant !

Tous ces bruits étouffés, telles des voix éteintes
Qui se gonflent soudain, meurent avec les flots,
Sont-ils l'écho parfois prolongé de tes plaintes ?
As-tu, comme le cœur, tes éternels sanglots ?

Œil scrutateur, dis-moi donc ce que tu déplores :
Puisque inlassablement, sur les mondes, ouvert,
Rien ne t'échappe au cours des soirs et des aurores,
Qu'est-ce qui t'a navré le plus, jadis, hier ?

As-tu bien vu comment la première souillure
Macula l'innocence aux vierges blancheurs
Et, depuis lors, le mal ajouter flétrissure
A flétrissure en l'âme ignoble des pécheurs ?

As-tu vu de Caïn la lutte fratricide
Et par quel coup fatal Abel fut terrassé ?
La terre jeune avec sa lèvre, encor candide,
Boire comme à regret le premier sang versé ?

As-tu vu l'impudeur érigée en déesse
 Et ses adorateurs offrir à son autel
 Les victimes sans prix : modestie et jeunesse,
 Tenant baissés des yeux faits pour fixer le ciel ?

As-tu vu s'embraser dans Sodome et Gomorrhe
 Le brasier du Vengeur contre la volupté ?
 Comme un instant suffit pour que le feu dévore
 Des cités et les change en un lac empesté ?

As-tu vu vers le mont, de haine inassouvie,
 La multitude, comme une mer accourir ?
 Donner la mort au Dieu qui lui donna la vie ?
 Les rocs alors se fendre et les tombes s'ouvrir ?

As-tu vu les Néron, en la nuit éclairée
 Par des flambeaux humains, promener leur char d'or ?
 Les Tibère rougir de sang leur Colisée,
 Ainsi qu'en un pressoir empourpré jusqu'au bord ?

As-tu vu sur le sol, rasés, tout en ruines,
Temple, forum que fit surgir l'antiquité,
Obélisque, statue et ces choses divines
Pour qui l'artiste saint rêva l'éternité ?

As-tu vu par le Christ les nations choisies
Effacer de leurs fronts la lumineuse Croix
Et pour mettre le comble à leurs apostasies,
Sans honte, faire fi de l'honneur et des droits ?

As-tu vu, au foyer, famille après famille,
Rompre tous ces liens par le Très Haut bénits
Et l'enfant, feuille qui d'un souffle s'éparpille
Ou, fugitif oiseau, n'avoir plus son vieux nid ?

As-tu vu ces beaux yeux d'où fuit l'espérance,
Épuisés de pleurer, ne plus vouloir s'ouvrir ?
Ces cœurs que la douleur transperce de sa lance
Et qui, blessés, saignants, demandent à mourir ?

Le Ciel

Assez ! oui, j'ai tout vu : voilà pourquoi je pleure
Ne renouvelle pas l'horreur que je ressens :
De me reconsole, tu ne verrais plus l'heure ;
Il me faudrait pleuvoir non de l'eau, mais du sang.

A ce seul souvenir de la faute première,
La foudre, je crois, frappe et me laisse ébranlé :
Quel choc quand l'ange et l'homme ont fui de la lumière !
Dans les clairs paradis, Dieu même en fut troublé.

Je vois encore, au fond de cette fange immonde,
L'âme, créée heureuse, en proie à ses remords :
Cataclysme plus grand que la chute d'un monde,
O la pire ruine ! O la pire des morts !

Je détourne mes yeux de cette page noire.
Plus sombre dans son deuil que la funèbre nuit.
Oui ! ferme tes feuillets, ô lamentable histoire
De tout ce que le mal sur la terre a détruit.

Couvre la tache faite aux robes baptismales,
Aux blancheurs d'innocence, aux lumières d'espoir,
Et cache les méfaits de races déloyales,
Du geste de leurs fils, victimes du devoir.

Parc de fleurs le sol où, semences divines,
Tombèrent les martyrs, les immortels vivants !
Fais pousser l'épi blond au milieu des ruines !
Que le pauvre ait du pain, l'abri contre les vents !

Des basiliques d'or d'où Vénus est sortie
A sa suite entraînant les vices éhontés
Laisse, en son lieu, trôner l'Immaculée Hostie
Sur qui veille la lampe aux pieuses clartés !

Que le pécheur aussi par la grâce revive,
Efface chaque faute aux larmes de l'amour,
Comme le daim mourant de soif, en une eau vive,
Reprend — désaltéré — sa course vers le jour !

Le Poète

Ah ! je crois que déjà ciel et terre s'enlacent,
 Tant l'un, vers l'autre, penche en un chaste abandon
 Et qu'en de plus beaux jours justice et paix s'embrassent,
 Comme enivrés tous deux des douceurs du pardon...

Les flottantes vapeurs — tente qui se reploie —
 Remontent vers l'azur, dans la courbe du ciel,
 Un signe d'espérance, en écharpe de soie,
 Rayé de sept couleurs, se suspend l'arc-en-ciel...

Je comprends la vertu des souffrances, des larmes :
 Ah ! si le ciel s'épure aussitôt qu'il a plu,
 En l'onde du regret, le cœur reprend ses charmes,
 L'arbre de la douleur porte un fruit de salut.

Comme la pluie en mai verdit la plaine immense,
 Les pleurs font reflourir dans l'âme la bonté
 Tant que Dieu prête vie : « Homme », il dit, « recommencé » ;
 « Sur page blanche, écris pour l'immortalité. »

L'AUTRE LIVRE

Ah ! quel ennui j'éprouve à feuilleter ces livres,
Depuis le point du jour, devant moi, grands ouverts !
A ma soif de savoir, Dieu tout-puissant, tu livres —
De merveilles rempli, — ton splendide univers...

Il est là, jour et nuit, comme un antique tome
Où du doigt seul tu sus tracer tant de secrets :
L'émeraude des prés et le cristal du dôme
Tournent sous mes regards, comme autant de feuillets.

Et pour en enlever la couche de poussière,
Que chaque siècle jette à tous souffles flottants
Il suffit qu'au matin les baise la lumière,
Que vienne, après l'hiver, sourire le printemps.

En des lettres de feu, de fleurs enluminée,
Au volume, je lis ton œuvre des six jours,
Création plutôt de l'innombrable année,
Comme apparaît la rive au fleuve en son parcours

N'est-ce pas ton poème aux nobles envolées,
D'arabesques tout plein, plus fleuri qu'un missel :
Quel décor sur la page aux marges étoilées !
Non, l'artiste inspiré n'a rien conçu de tel.

Et comment se fait-il qu'absorbé par les choses
Dont rêve follement l'âme de tout mortel,
Je passe sans cueillir sur leurs buissons les roses,
Sans voir tous ces yeux clairs me regarder du ciel?...

Paraissez, paraissez en votre ordre superbe,
Mots du Verbe divin que j'écoute à genoux!
Vous voilà tous : depuis l'étoile et le brin d'herbe,
A mes yeux, à mon cœur, parlez : que direz-vous ?

Dites-moi, gouffre amer aussi profond qu'immense,
La vie avant les temps de cet Être Infini
Dont l'aurore est le jour qui jamais ne commence
Et la nuit, le couchant qui jamais ne finit.

Dites-moi, quand l'esprit et l'œil pris de vertige,
Je compte les soleils dans l'espace jetés,
La puissance que fait soupçonner le prodige
Visible aux profondeurs de ces infinités.

Dites-moi, vous, éclat des nappes de lumière
 En qui tout ce qui vit, se meut, se baigne encor,
 La gloire de celui qu'elle vêt la première,
 Comme d'un transparent manteau de pourpre et d'or.

Dites-moi, tendres fleurs, plus suaves que belles,
 Enivrantes d'encens, jusqu'en l'air emportés ;
 Et toi, face d'enfant, qui m'enchantes comme elles,
 En quel jardin fleurit la beauté des beautés ?

Dites-moi, chaste attrait des êtres — vrai délire ! —
 De l'un pour l'autre et qui dure une vie — un jour ! —
 Comment pour tous ces cœurs fondus comme la cire,
 Se réalise enfin l'impérissable amour ?

Dites-moi par quel art il se fait que renaisse
 Dans les âmes avec les fraîcheurs du printemps
 Une immortalité de nouvelle jeunesse
 Jusqu'au sein de la mort, des ruines du temps ?

Dites-moi, voix des mers, des oiseaux, harmonie
Que prolonge l'écho, quelles sonorités,
Aux bords si frais des eaux, sous la voûte embrunie,
Remettent, comme en branle, astres, flots, volontés.

Dites-moi ce qu'ignore une humaine sagesse
Qui tâtonne au mystère. ainsi que, vers le soir,
Le passant qui s'égaré ou chancelle d'ivresse ;
Oh ! dites-moi donc tout ce que je veux savoir !

Tout, tout ce qui se cache aux plis épais du globe
Et par de là l'azur que déroule le ciel ;
Tout, tout ce qu'à ma vue un nuage dérobe,
En attendant de lire au grand livre éternel !!!

CE N'EST PAS LA NUIT

Il est pour moi des nuits qui ne sont plus la nuit :
Puisqu'à leur vif éclat les ténèbres ont fui.
Le ciel s'approche avec de telles transparences
Qu'il invite en son clair obscur aux confidences,
Et — tournant un à un l'azur de ses feuillets —
Par plus d'un signe en livre à l'âme les secrets :
Mieux que la blonde abeille au fond des fleurs écloses,
L'esprit ébloui plonge au mystère des choses...

Ah ! le silence est-il en vain si solennel ?
Terre au lieu de tes bruits, j'entends les voix du ciel.
Et pourquoi l'écouter, cœur, qui dans ma poitrine,
Bats tel que le tic-tac de l'horloge voisine ?
Nuit belle, aux membres las, accorde le repos
Pour dormir sur les lits comme on dort aux tombeaux !
Que l'insecte en la rose, en son nid l'hirondelle
Sommeillent balancés sans frémissements d'aile !
Que la brise défaille aux tiges des roseaux
Et la fontaine même étouffe ses sanglots !
Que tout un monde soit comme une solitude
En ce splendide soir et qu'un premier prélude
Aux colloques sans fin entre l'homme et son Dieu !...

Alors qu'un pied divin met les cimes en feu,
Qu'un transport infini fond le cœur en délire
Et consume la chair plus vite que la cire,
Il faut un voile, comme aux belles nuits d'été,
Homme, entre ta faiblesse et la divinité,
Puisqu'il en faut un à l'amour, à l'innocence
Oui ! garde, diaphane et telle une défense,
Le tien, tendre mystère, entre la vérité
Et le doute : lui, l'ombre ; elle, seule beauté.
Qu'il descende à son tour plus léger qu'une gaze :
Sous ce nuage, âme, ait un avant-goût d'extase !...

Ah ! si toi, le Très-Haut qui soulèves la mer,
Tu fais rire la source auprès du gouffre amer,
Si toi, le Tout Puissant qui commandes la foudre,
Tu jettes à la brise une plume ou la poudre,
Si toi, le glorieux qui vêts d'or le soleil,
Tu cisèles des lis le calice vermeil,
Prête à l'homme, malgré le poids de son argile,
Sa pénétrante vue avec le vol agile :
Oubliant sous les cieus ses maux, qu'il soit épris
De vos ravissements, ô chœurs du Paradis !...
Tel l'œil va d'astre en astre au foyer de lumière,
Qu'il aille donc de cause en cause à la première :
L'Être des êtres, centre immuable de tout,
Éclair de la raison, et qu'il plie un genou !...

Dans cet immense calme, aiglon qu'une aube éveille,
Il s'envole, éperdu, de merveille en merveille ;
Indécis d'abord, puis — ô fulgurant essor ! —
Des êtres il saisit l'harmonieux rapport ;
Partout la même loi — que la nature atteste —
Régit l'intelligence autant qu'un corps céleste ;

Et l'une explique l'autre : un heureux contrepoids
De franche liberté donne l'ordre à la fois,
Double force qui tient le monde en équilibre !
Ainsi l'âme peut être obéissante et libre !
Ainsi s'embrassent donc la justice et l'amour !
Ainsi le ciel, l'enfer maintiennent tour à tour
L'équité : peine au mal. au devoir jouissance !
Tels les poids aux plateaux de la juste balance !

Au spectacle émouvant du vespéral décor,
La raison, tout comme le cœur. s'affine encor.
Ne pas voir, c'est porter sur les yeux plus qu'un voile :
L'esprit a son soleil et le cœur son étoile !
Ne pas comprendre, c'est qu'à la longue, obscurci.
En ne cédant qu'aux sens. l'esprit s'aveugle aussi.
Sur les pages des cieus, du Créateur. s'épèle
La règle qui résout l'énigme universelle.
Flambeaux de chaque sphère, avec tant de splendeurs,
Éclairez vous sans but de telles profondeurs ?
Jointe à la Foi. votre lumière, ô double flamme.
Transforme en jour la nuit parfois sombre de l'âme !

LE RÊVE

O parole de Dieu ! : « Je dors, mais mon cœur veille ».
Oui ! bien que toute nuit sombre ferme les yeux,
Qui donc se penche alors vers l'âme et l'ensoleille,
Murmure ou parle tard aux lits silencieux :

En l'apparente mort, l'éternelle hantise,
Tels les anges auprès des tombeaux entr'ouverts,
Reste encore au chevet, sans cesse s'harmonise
Avec tout ce qui vit, respire en l'univers.

Comme un flot assoupi vient gémir sur la grève,
Comme l'aile envolée, au nid, doit revenir,
Comme embaume la fleur, l'homme sans cesse rêve :
Dans un mirage il voit le passé, l'avenir.

Il rêve!... Si sa tête immobile et trop lourde
Gît sur les blancs coussins, l'esprit voyage, ailé;
A la vague rumeur, l'oreille, quoique sourde,
S'ouvre encore à des chants connus de jubilé...

Que reposent — meurtris — ses pieds ! Un souffle entraîne
Sa voile frissonnante au matin frais des jours.
Obscurci, son regard retrouve chaque scène
De tant de lieux aimés, et les mêmes toujours !

Les absents regrettés, vers de chers paysages,
Retournent comme hier et, non pas en esprit,
Le temps n'a pas changé leurs familiers visages.
La mort, telle autrefois, lui rend ceux qu'elle a pris.

Soudain sa course change à la rive nouvelle,
Il aborde ; à travers les obstacles vaincus,
Sans fatigue pourtant, le futur se révèle :
Triomphe après triomphe, il les a tous vécus.

Que vois-je ? Du sommeil, ô jouissance brève !
Par la fenêtre close un rayon projeté,
Entr'ouvre la paupière : hélas ! ce n'est qu'un rêve :
Haletant, il s'éveille à la réalité.

Ah ! ne fût-ce qu'une heure, à l'instant qu'il sommeille,
Des songes, souriant ou pleurant tour à tour,
Ont surgi ; c'est bien vrai : il dort, mais son cœur veille,
Vois ses pleurs, souvenance ! Entends sa voix, amour !!!

LE CHARTREUX

Parmi mes souvenirs, celui-ci m'accompagne,
Au sein de l'oubli, mieux qu'un flambeau dans la nuit.
Il me vient d'un couvent du beau pays d'Espagne
Où, rêvant au passé, mes pas m'avaient conduit.

De hauts murs l'entouraient ; la large porte close,
En s'ouvrant, me laissa voir jardin et verger :
Que le lis était blanc ! Que la rose était rose !
Comme au soleil luisaient les fruits d'or d'oranger !

Guidé par un chartreux, j'entrai dans la chapelle,
 Traversant les couloirs, passant sous les arceaux :
 Le moine jeune, à la face spirituelle,
 Me dit : « Voyez ici sculptures et tableaux ».

Et j'admirai tantôt la Vierge Immaculée,
 S'élevant dans les airs. l'écharpe bleue au vent ;
 Tantôt des anges blonds la troupe pure ailée :
 Toile ou marbre me les montraient tous si vivants !

Quand je me retournai — dans sa tunique blanche,
 Agenouillé — priait à l'ombre de l'autel
 Le saint religieux les mains dans chaque manche,
 Les yeux clos à la terre, ouverts tout grands au ciel.

J'oubliai Murillo, Zurbaran et le reste
 Pour ne voir devant moi — depuis souvent encor ! —
 Que l'apparition idéale, céleste,
 De l'être radieux comme sur un Thabor.

Il était toujours là, priant. l'âme visible :
En son sacrifice, humble, et souriant et doux,
Vers l'au-delà porté d'un vol irrésistible :
L'homme en prière est beau : qu'il est grand à genoux !

Devant ce front penché qu'auréole l'extase
Avec les arcs en-ciel des vitraux du saintlieu.
Mon cœur brûla près du sien que l'amour embrase
Et, par ses yeux fermés, je vous vis, ô mon Dieu !...

LES COLOMBES

D'une volière, au loin, s'échappent des colombes :
Et leur multiple essor voile, en foule l'azur,
Surpasse par leur nombre un troupeau d'hécatombes,
Par leur vive blancheur, le cygne le plus pur.

C'est à ravir de voir neiger les molles plumes,
Pareilles aux flocons étoilés de l'hiver ;
Et, parfois, l'œil les prend pour la toison des brumes
Qui pendent par lambeaux ou s'effilent dans l'air.



Tous ces chastes oiseaux, si j'en crois leur souplesse,
De nouveau seraient prêts — aériens messagers —
A traîner, couple à couple, ici, d'une déesse,
Au sortir de la mer, les chariots légers.



Ou mieux que sur un front s'arrête l'une d'elles,
Symbole de l'Esprit au Saint des saints caché,
Pour que célestement l'ombragent ses deux ailes,
Comme au Jourdain, jadis, le chef du Christ penché.



Avec le même éclat, aux clartés de la cire,
Plus d'un chrétien, sous Rome, en l'obscur corridor,
En cisela, tenant la palme du martyr
A leur bec rose, au marbre où la victime dort,



Après avoir porté la branche d'espérance
En un monde lavé des taches des pervers,
Qu'elles aillent cueillir, pour chaque âme en souffrance,
A l'arbre de la Foi les rameaux les plus verts!...

Par d'invisibles fils le doigt pieux les noue
 A la voûte du temple, emblème vénéré ;
 A leurs baisers d'amour, la vierge offre sa joue :
 Elles furent partout l'oiseau le plus sacré.

De mon cœur souvent, tels des essaims de pensées,
 Ces annonceurs d'espoir au déluge des pleurs,
 Partent joyeusement en un rêve élançés !...
 Mais anxieux, j'attends toujours la branche en fleurs.

Et si lestes pourtant en toutes envolées
 Qu'un simple nœud de soie au grand char triomphal
 Suffit à les tenir vives, quoique attelées,
 En courses jusqu'à toi, terme de l'idéal.

Colombelles, pour moi, sur le mont poétique,
 Voyez-vous la guirlande ? Iriez-vous la chercher,
 Comme, vers le ciel bleu, l'âme de Scholastique,
 Comme l'âme de Jeanne en fuite du bûcher ?

Ou suivant les corbeaux — avides et follettes —
Oublieriez-vous les fronts que nul bandeau n'a ceints ?
Ah ! qu'au moins j'aie, au lieu du laurier des poètes,
Dans les jours éternels, la couronne des saints !

Hélas ! qu'importe une œuvre, encore peu soignée :
Larme prête à jaillir des fontaines du cœur,
Jeux de l'esprit que vaut la toile d'araignée
Ou son qu'emporte l'air, germe qui toujours meurt !

Le silence bientôt se fera sur ma tombe ;
On verra l'herbe y poindre et frémir de douleur :
Qu'en les bras de ma croix, au couchant, la colombe,
Lasse — ange de pitié — répande comme un pleur...

COURSE DE LA LUNE

O lune chaste et solitaire,
Tu reparais avec les nuits :
Et de l'horizon — ô mystère ! —
Sans t'arrêter un peu, tu fuis...

Tu passes d'un groupe d'étoiles
A l'autre, dans le sombre azur,
Ainsi que vont les blanches voiles,
D'île en île, au sein d'un lac pur.

Ta forme parfaite et sans tache
Captive mon regard chercheur
Qui, tout épris de toi, s'attache
Aux sillages de ta blancheur.

Ah ! venus d'une même source,
Tous deux ici-bas engagés
Comme en une commune course,
Nous allons rapides, légers...

Saurai-je quel attrait te pousse
Là-haut ? Pourquoi chercher ailleurs ?
Trouveras-tu, dans la nuit douce,
Quelques mondes plus beaux, meilleurs ?

Connais-tu des mers dont les ondes
Caressent, sans gémir, leur bord ?
Des terres aux moissons si blondes
Que ne s'y couche point la mort ?

Belle est ta face de lumière,
Riche ton croissant argentin.
Tu n'es pourtant que la poussière
De l'orbe d'or d'un astre éteint.

Tel un fleuve effleure sa grève,
En l'espace tu cours sans bruit :
Es-tu l'illusion d'un rêve
En la mémoire évanoui ?

Mais d'un autre souffle s'anime
Tout mortel qu'un regret emporte :
Lui s'en va — quoique frêle, infirme —
De ce temps à l'éternité !

LA CLOCHE

Qu'est-ce qui, tel un chant, m'éveille
Et semble de si loin venir ?
En sa mélodie, ô merveille !
Est-ce le voix du souvenir ?

C'est, faible, lent, un son de cloche
Que m'apporte en frémissant, l'air,
Plus en sa volée il s'approche,
Plus s'en remplit mon cœur désert...

Ce bronze dur a-t-il une âme ?
Mieux que la harpe du jongleur
Chaque fibre, lorsqu'il se pâme,
Vibre de joie ou de douleur...

Du haut de sa tour solitaire
Il s'inspire de tant d'espoir
Que sa bouche ne se peut taire :
Chants du matin ! sanglots du soir !...

Parfois on dirait qu'il s'y mêle —
Venant, en l'espace, ondoyer —
Une caresse maternelle
Aux pétilllements du foyer

Ou qu'il s'y joint un bruit de rame —
Du bleu Saint-Laurent emporté —
Au carillon de Notre Dame
En notes d'or sur la cité.

Ah ! la terre au ciel se marie
En d'invisibles accords :
C'est un écho de la patrie,
La voix des vivants et des morts !...

JE SUIS TRISTE

Je suis triste : la feuille tombe ;
Les blés sont moissonnés aux champs
Et mon cœur, semblable à la tombe,
Garde, à jamais scellés, des souvenirs touchants.

Je suis triste : l'hymne s'est tue
Sous le toit sonore des bois ;
Muet ainsi que la statue,
Ma lèvre sans couleur aussi reste sans voix.

Je suis triste : tout le ciel pleure
Ce qui n'est plus que le passé,
L'âme a des larmes à cette heure
Qui voit chaque bonheur s'enfuir à pas pressé.

Je suis triste : terne et blafarde
Est la clarté des jours si courts,
Et, quand l'œil du soleil regarde,
C'est à croire qu'il va se fermer pour toujours.

Je suis triste : la terre nue
Change sitôt sa joie en deuil ;
La neige, à flocons, de la nue,
Va bientôt la couvrir d'un immense linceul.

Je suis triste : d'épais nuages,
En leur fuite, assombrissent l'air ;
Je reste pendant les orages,
Seul, blotti près du feu de ce foyer désert.

Je suis triste : je crois, dans l'ombre,
Revoir tous mes chers disparus ;
Je reconnais leurs cris sans nombre
Dans les plaintes du vent, dans tous les bruits confus.

Triste ? Pourtant Dieu fait renaître,
Au printemps le germe qui dort,
Et quelque joie au cœur peut-être,
Mais immortellement la vie après la mort.

Mourir est moins triste que vivre
Aux jours de désolation.
C'est ainsi que Dieu nous délivre :
Il est la vie, il est la résurrection !!!

LE VOYAGE

Ils voguent tous deux sur l'onde
En souriant de s'y voir,
Lui, autant que la nuit, noir ;
Elle, comme les blés, blonde.

Pour suivre cette nacelle,
Il faut violon
Et violoncelle :
Pour lui, résonne, ô clairon !
Chante pour elle,
O chanterelle !

Quelque chose de suprême
Vibre et chante dans leurs voix :
Est-ce la première fois
Que l'un ou l'autre cœur aime ?

Pour suivre cette nacelle,
Il faut violon
Et violoncelle :
Pour lui, résonne, ô clairon !
Chante pour elle
O chanterelle !

Trilles d'oiseaux, cris des rives
Leur répondent tous en chœurs
Et mille parfums de fleurs
Jusques à la barque arrivent.

Pour suivre cette nacelle,
Il faut violon
Et violoncelle :

Pour lui, résonne, ô clairon !
Chante pour elle,
O chanterelle !

Ils font le plus beau voyage :
Les vagues baisent l'esquif
Et dans la voile un vent vif
Les pousse vers le rivage.

Pour suivre cette nacelle,
Il faut violon
Et violoncelle :
Pour lui, résonne, ô clairon !
Chante pour elle,
O chanterelle !

Ils commencent là ce rêve
Qui vers eux descend du ciel,
Rêve d'amour éternel
Que l'homme jamais n'achève...

Pour suivre cette nacelle,
Il faut violon
Et violoncelle :
Pour lui, résonne, ô clairon !
Chante pour elle,
O chanterelle !

Mais près de toucher au terme
Où l'hymen leur tend l'accueil,
La nef se brise à l'écueil
Et sur eux l'eau se referme !...

Pour suivre cette nacelle,
Il faut violon
Et violoncelle :
Pour lui, détonne, ô clairon !
Pleure pour elle,
O chanterelle !...

LE VAISSEAU DE MES RÊVES

Mon cœur, mon pauvre cœur était tout à l'espoir.
Lorsque, depuis longtemps assis au bord des grèves,
Mes yeux virent partir le vaisseau de mes rêves,
Ainsi qu'un grand oiseau qui fuit dans l'or du soir.

« En vain aux pires coups servirait-il de cible »,
Me suis-je souvent dit : « n'est-il pas recouvert,
Semblable au cuirassé, d'une armure de fer ?
Pour guide n'a-t-il pas l'espérance invincible ? »

Les cordages vibraient, tel qu'un luth sous mes doigts
D'un souffle impétueux s'enflaient ses blanches voiles ;
Les mots, suivant l'élan de mon âme aux étoiles,
Montaient comme aux sommets le bondissant chamois.

Vers lui toutes les mains s'agitaient — de la plage —
En des signes de joie ou des signes d'adieux ;
A ses désirs en chœur répondaient tant de vœux
Pour l'immortel succès du périlleux voyage !

Et le vaste océan — immense glace — uni
Ouvrait, devant la proue, une ^Nvoûte frayée ;
Et lui, si triomphant, allait, aile éployée,
Vers l'île fortunée au sein de l'infini...

En pensée et des yeux, sa nef, je l'ai suivie
Tant qu'elle ne fut plus sur l'onde qu'un point noir ;
Ah ! quel départ jamais a pu tant m'émouvoir ?
N'emportait-il donc pas mon amour et ma vie ?

Parcil au croissant pur qui trop tôt a déçu
Dans sa course rapide à travers les nuages,
Avec un dernier chant — des terrestres rivages —
Le beau vaisseau du rêve enfin est disparu !

Ah ! que de fois depuis et sur la même rive
D'où mes tristes regards lui dirent « au revoir »,
Je suis venu, le cœur plein d'attente, m'asseoir,
Interrogeant l'espace et priant qu'il arrive !

Je m'attardais souvent pour le voir revenir ;
La nuit me le montrait, en l'hyaline flore,
Sur des vagues d'argent, en des lueurs d'aurore,
Chargé de cher butin et riche d'avenir.

A peine un jour parti. j'accourais à tout signe
Annonçant un retour au bord hospitalier
Et croyais découvrir, dans tout autre voilier,
Ses fiers balancements et ses blancheurs de cygne.

Mais un jour que j'avais mouillé de pleurs amers
Un souvenir, gardé comme un heureux présage,
Je vis flotter, épars, les restes d'un naufrage
Qu'à mes pieds déposa le flot blanchi des mers.

O Dieu ! c'était lui ! lui, le vaisseau de mes rêves !
Et de tant de trésors, rien, plus que des débris !
La mer d'adversité, folle, m'avait tout pris,
Des épaves gisaient là, seules sur les grèves...

Et je reconnaissais chaque bonheur rêvé
Aux reflets de splendeurs toujours ineffacées :
C'étaient des fleurs de joie et mortes sans rosées ;
Ici, quelques fragments de l'œuvre inachevé :

Et, souillés, des feuillets impossibles à lire,
M'apparaissant ailés, qui voletaient encor
Et, sur le roc, rendant un douloureux accord,
J'entendais se briser les cordes d'une lyre...

Un écrin surnageait vide de ses bijoux :
Où donc était la perle et l'or dont se fleurnonne
Pour les fronts radieux le laurier, la couronne ?
Perdus à jamais comme en la nuit des tombeaux !

Et du sable sortaient de lourds tronçons d'épées
Faits pour frapper les coups de tout droit insulté
Et prêts à retentir dans la postérité
En des cris de victoire, en des chants d'épopée !...

Pouvais-je perdre plus ? Sur l'abîme sans bord,
Quelles ombres, là-bas, flottent à la dérive ?
Quelque chose du cœur ou de l'âme m'arrive :
Ruine après ruine ! O catastrophe ! O mort !!!

Dieu seul peut réparer, un jour, de telles pertes :
Pâles et froids amis, je vous ai reconnus,
Je vous rappelle à moi ; vous ne m'entendez plus :
Je pleure donc en vain sur vos têtes inertes...

O rêves, qu'ils sont donc fragiles vos vaisseaux
Qui, tout pavoisés, vont aux terres inconnues !
Leur fantôme, comme en l'azur croulent les nues,
S'abîme au gouffre plein de pleurs et de sanglots.

Ah ! que vous confier, palais flottants des rêves,
Vous qui bravez l'écueil, mais finissez si mal !...
Il est des nefs pour qui la lame est de cristal
Et dont, malgré les vents, les traverses sont brèves.

La mienne, à l'avenir — ne fût-ce qu'un esquif —
Avec humilité, je veux la reconstruire
Et tout l'orgueil des flots ne saurait la détruire :
La Foi, boussole sûre, éloigne du récif.

Qu'aux souffles de l'épreuve, acharnés à ma voile,
S'abattent, sur ma tête, et la vague et l'éclair :
J'embrasserai la croix et, dans le ciel plus clair,
De la félicité me sourira l'étoile !

Puissé-je voguer loin du phare aux feux suspects :
Volonté sainte, est-il de lumière pareille
A la tienne ? Embarquez, mes rêves : j'appareille
Pour le port du bonheur et d'éternelle paix !!!

VEILLÉES D'HIVER

O longues, tranquilles veillées
De chaque hiver !
Lointaines, mais non oubliées !
Je m'en souviens comme d'hier...

La lune argente encor la neige
Au bord du toit.
La maison chaude nous protège
Contre la tempête et le froid.

Déjà s'achève le ménage :
Jeunes, âgés,
Tous occupés de quelque ouvrage,
A la table se sont rangés.

Le chien avec le poêle ronfle ;
Assis près d'eux,
Le père, qui fume, dégonfle
Sa joue, et suit les cercles bleus.

La mère, heureuse, du pied berce
Son dernier né,
Sa main coud la pièce diverse
A l'habit usé de l'aîné.

L'aïeule passe en la dentelle
D'un bonnet blanc
Sa broche ; mouche la chandelle ;
Puis tricote tout en tremblant.

A sa sœur, un frère répète
D'un air mutin
Sa leçon ; de loin la clochette,
Aux mots, mêle un son argentin ;

Un autre, de la chambre noire,
En frissonnant,
Accourt : ne semble-t-il pas croire
Qu'elle recèle un revenant ?

Le givre clair, à la fenêtre
Trace des fleurs ;
L'étoile, qui sait, un ancêtre
Y jette comme un œil en pleurs...

Des jeux de lumières et d'ombres,
Aux murs noircis,
S'entre croisent, brillants ou sombres
Comme, en nos jours, joie et soucis.

Et, dans la large cheminée,
Quelque tison
Meurt avec la calme journée
Qui revoit, pleine, la maison.

Plus vite fuient les carrioles,
Telles qu'un trait ;
Plus rares se font les paroles
Et chacun prend son chapelet.

Le Christ, qui pend à la muraille,
D'un pâle feu
Se nimbe : il semble qu'il tressaille
Et du soir bénisse l'adieu.

Le chœur s'est tu des voix unies
Et, peu à peu,
Bercés d'échos de litanies,
Tous s'endorment sous l'œil de Dieu...

O longues, tranquilles veillées
De chaque hiver !
Lointaines, mais non oubliées !
Je m'en souviens comme d'hier...

L'HIRONDELLE

Ah ! l'hirondelle, lasse au sein des airs, se pose,
Pour étancher sa soif, auprès d'un courant pur.
Soudain pour la terre elle a déserté l'azur
Et tout son corps frémit sans apparente cause.
Voilà que l'hirondelle au bord de l'eau se pose.

Et l'on reconnaît vite à chaque pas léger
Quand son pied de corail effleure la poussière,
Que tout en elle est fait et vit pour la lumière
Puisqu'on devine l'aile en la voyant marcher :
Qui ne la reconnaît à son pas si léger ?

Sûre d'être bien seule au bord de cette rive,
 Elle humecte son bec et le soulève un peu
 Vers le clair firmament pour remercier Dieu
 Avec tout être qui prie, et quoi qu'il arrive,
 Sûre d'être bien seule au bord de cette rive.

Qu'ils lui paraissent longs tous ces instants si courts !
 Rasant à peine l'eau de son aile de moire,
 Comme pour s'y baigner, elle achève de boire ;
 Puis repart et revient pour remonter toujours ;
 Qu'ils lui paraissent longs tous ces instants si courts !

O mon âme, ô mon âme, ainsi que l'hirondelle,
 Touche à peine en ton vol au limon d'ici-bas :
 Ne cède point au corps qui fait tomber si bas
 Et vers tout idéal divin ouvre ton aile,
 O mon âme, ô mon âme, ainsi que l'hirondelle.

DEUX ENFANTS

De retour, le printemps a fait éclore mai :
O monde rajeuni ! sanctuaire embaumé !
Les pommiers, déjà verts, mettent des touffes blanches ;
Les papillons soyeux se pendent à leurs branches.

L'oiseau chanteur apporte une plume à son nid
Et chaque nue, au bleu de l'éther infini,
Transparente, paraît de gaze ou de dentelle,
S'éploie au souffle chaud, légère telle une aile.

Sous ce firmament clair, deux enfants au front pur,
Plus frais que les lilas et plus gais que l'azur.
S'amuse à cueillir la fleur qui la première
Emaille le gazon, sourit à la lumière.

Avec l'abeille, alors qui fuit de sa prison,
Eux s'échappent aussi d'une sombre maison :
L'un s'ébat ainsi que volète l'hirondelle ;
L'autre essaie un pas ; tout son corps frêle en chancelle.

Ils se croisent allant et revenant encor ;
Découvreurs ébahis devant chaque trésor ;
Quels cris vibrants de joie et quels éclats de rire !
Pour entendre leur voix, se tait le frais zéphyre !

De leurs petites mains, de leurs fins cheveux blonds
Se colorent de pourpre et d'or tous ces gazons
Quand s'y penche leur tête : oh ! ces visages roses
Au sein de la verdure et des nouvelles choses !

Dans les airs, sur les eaux, quels rayons éclatants !
Mais combien je préfère, adorable printemps,
Aux splendeurs dont il semble ici que tu te vantes
Les charmes ingénus de ces deux fleurs vivantes !

De cœurs épanouis, c'est la chaste beauté !
Charme de l'innocence à quelque ange emprunté !
Ta grâce et ta fraîcheur, oh ! dis-moi, que sont-elles,
O riante saison, près d'âmes immortelles ?

Pas n'est besoin pour vous, ô roses de fleurir :
Vous ne vous entr'ouvrez, hélas ! que pour mourir :
De ce couple enfantin la limpide prunelle
M'a soudain révélé la jeunesse éternelle !...

EN RÊVE

Cette nuit, j'ai vécu mes beaux jours d'autrefois ;
J'ai revu ceux que j'aime et que l'absence enlève.
Leurs yeux me regardaient et j'entendais leur voix ;
Mes bras allaient s'ouvrir : hélas ! c'était un rêve !

Ils sont partis, partis pour ne revenir plus !
La mort, telle un vautour, a fait plus d'une proie
Et les garde glacés et sous terre étendus,
Seuls, seuls avec la prière que l'âme envoie.

Plusieurs, qu'étroitement cette vie avait joints,
Ont vu leurs nefs cingler vers de nouveaux rivages :
Ils ont fui, l'un après l'autre, si loin, si loin...
Tendres feuilles qu'emporte un souffle des orages.

Et plus d'un m'apparaît pire qu'enseveli :
O Dieu ! puis-je le croire ? Et que mon âme en souffre !
Ah ! c'est qu'entre eux et moi trop vite de l'oubli
Se creuse chaque jour l'infranchissable gouffre.

Comment se fait-il donc qu'aux heures de sommeil
Tout ce passé lointain en un songe renaisse
Comme l'herbe aux rayons d'un printanier soleil
Et que ce qui vieillit ait sa prime jeunesse ?

En vain donc sur les fronts blanchissent les cheveux
Et l'ongle des douleurs marque en rides sa trace :
Le même humide éclair illumine les yeux ;
Mon cœur non plus n'est pas refroidi sous sa glace.

Et, tout comme en ces jours au merveilleux matin,
 Moins gais que les échos du franc et jeune rire,
 Ma vieille voix se mêle aux éclats argentins
 Et ce que je ressens ma bouche ose le dire :

Car vous n'avez pas su, vous ne saurez jamais —
 Et peut-être est-ce mieux que votre âme l'ignore? —
 O vous, mes chers absents, comme je vous aimais
 Et combien aujourd'hui mon cœur vous aime encore.

Ah ! vivre, je le sens, c'est se ressouvenir...
 Le présent — qui se lève à l'aube — est sans histoire ;
 Et c'est de l'inconnu que poindra l'avenir ;
 Mais le passé réveille en moi toute mémoire :

O mirage nimbé de sourires, de pleurs !
 Charme de l'autrefois ! ombre la plus divine
 Qui semble être ce qu'est, sous la mousse et les fleurs,
 Au chemin de la vie, une antique ruine !

Ruine ? Qu'ai-je dit ! Non, c'est bien la maison d'or
De nos enchantements, c'est bien un peu de l'âme
Immortellement jeune et qui sourit encor
Dans toute la fraîcheur de matinale flamme.

Souvenir ! souvenir de tout ce qui n'est plus !
Rends-moi pour un instant mes heures de jeunesse,
Bois d'un baiser les pleurs de mes yeux abattus ;
Parle-moi, chante et ris, que je te reconnaisse.

Et, vous, souvent avec les étoiles du soir,
Avant que du sommeil l'illusion s'achève,
Vous, que je ne vois plus et voudrais tant revoir,
Revenez. revenez, ne serait-ce qu'en rêve !

MES CHAMBRES

Chambres qui m'offriez si souvent vos asiles
Aussi frais que l'ombrage — ouvrant comme des bras
Votre porte accueillante, — et sans cesse paisibles
Pour reposer mes membres las ;

Chambres dont les rideaux, retombant en longs voiles,
Semblaient se relever si gais à mon réveil,
Dans lesquelles au soir, regardaient les étoiles,
Au matin, entrait le soleil ;

Chambres qu'embellissaient les vivantes images
De la Mère divine et de son Fils en croix,
Celles d'êtres chéris dont les muets visages
Me reparlaient comme autrefois ;

Chambres d'où je voyais, hiver, été, renaître
Quelques brins de verdure, une verveine en fleurs,
Et d'où se répondaient, en cage, à la fenêtre,
Tant de couples d'oiseaux siffleurs ;

Chambres aux murs étroits ainsi qu'une cellule
D'aspect inviolable et presque virginal,
Dans qui visiblement vit, respire et circule
Tout un monde pur, idéal ;

Chambres où j'ai vécu soit des ans, soit des heures,
Selon que je trouvais sur vos seuils pour mes jours,
Asiles permanents, passagères demeures,
Pourquoi me hantez-vous toujours ?

Pourquoi vos souvenirs, plus fidèles que l'ombre,
Me suivent ils le jour, m'éveillent-ils la nuit,
Quand de votre ancien gîte, il n'est plus que décombe,
Que l'incendie a tout détruit ?

C'est que je laisse, en chaque lieu qui me convie
A revivre un passé, sous l'abri de vos toits.
Une part de mon être, une part de ma vie,
Si semblable à l'âme, je crois ;

Quelque chose, il est vrai, que je ne puis reprendre
Mais qui, sous vos débris, dort, vivant, enfermé,
Quelque chose d'inerte et qui, néanmoins tendre,
M'a bien, à sa manière, aimé.

Et, comme sur les nids viennent s'ouvrir deux ailes,
Ces coins hospitaliers m'ont aussi recouvert,
M'enveloppant, aux jours d'anxiétés cruelles,
De la douce paix du désert.

C'était pour moi le port aux reposantes grèves :
Ma barque repliait la voile de ses mâts
Et j'y croyais trouver le bonheur de mes rêves,
Qu'en vain l'homme cherche ici-bas.

Témoins silencieux de tant de calmes scènes,
Avec l'intimité profonde des amis,
Jadis ils sont entrés dans ma joie et mes peines
Comme en leur sein je fus admis.

Et meubles, tableaux ont une voix pour me dire :
« T'en souvient-il ? Nous t'avons vu partir, rentrer
Et, là, souvent t'asseoir pour travailler ou rire
Et quelquefois aussi pleurer. »

« Oui ! je me le rappelle et combien je regrette
L'éloignement qui rend mon cœur inconsolé !
Et pour rouvrir encor vos portes, ô retraites,
Comme hier, je cherche ma clé. »

Ce n'est que pour un jour : car mon pèlerinage
S'achève : je devrai bientôt vous dire adieu
Et partir de nouveau pour ce plus long voyage
Qui mène aux demeures de Dieu.

Dernière chambre — ô tombe — en de sombres allées,
Tu garderas mon corps jusqu'au grand lendemain :
Mes yeux y seront clos et mes lèvres scellées,
Mon cœur sera tranquille enfin.

OUBLIONS

Puisque le passé me chagrine,
O mon âme, n'y pensons plus :
Oublions chaque heure divine
Et tant d'amis que j'ai perdus.

Oublions jusqu'aux paysages
Où jadis j'eus mon nid joyeux
Et tous ces souriants visages
Qui me rappellent trop d'adieux :

Oublions tout espoir fragile
Que le rêve avait fait si beau,
Qui se brise comme l'argile
Et déjà sommeille au tombeau.

Pourquoi, si la nuit on oublie,
Tant se ressouvenir, le jour ?
Faut-il que la mélancolie,
En moi, l'emporte sur l'amour ?

Pourquoi prendre ici-bas racine ?
Puisque l'homme — qu'il veuille ou non —
Doit, quand sa course se termine,
Tout laisser : hutte ou Trianon,

Souvenirs des belles journées,
Qui me revenez un à un,
Vous n'êtes que des fleurs fanées
Encore avec quelque parfum.

Eh bien ! j'oublierai ce que j'aime :
Plus de regrets qui font souffrir...
Oui ? mais ce passé, c'est moi-même :
O mon âme, autant vaut mourir !

C'est vrai ! Oublier toutes choses,
C'est mourir ! Mourir peu à peu
Ainsi que s'effeuillent les roses,
Mourir ! mais pour mieux vivre à Dieu !

LES CÈDRES

« Les cèdres ? » les voilà : non pas, sur une cime,
Diadème de tours au fronts de monts altiers ;
Mais, ainsi qu'une épave, ils penchent sur l'abîme
Et se cramponnent aux rochers.

Là le « Rapide » ébranle en sa course la rive
Dont il prend les débris : troncs d'arbres, pans de mur ;
De loin, tout blanchissant et par bonds, il arrive,
Et lance l'écume à l'azur.

C'est en vain qu'il rugit, comme éclate un tonnerre,
Soudain se creuse en gouffre où chaque lame bout
Et vomit de ses bords les laves d'un cratère,

Les cèdres sont encor debout !

Le granit garde à peine une place aux racines
Du torse qui, depuis des siècles, a lutté
Et, fort autant qu'un dieu sur un monde en ruines,
Se dresse en toute sa fierté.

La ramure assombrie — au vent que rien n'arrête —
Déchire incessamment l'épais brouillard dans l'air
Et, comme une aile d'aigle au choc de la tempête
Bat contre la pluie et l'éclair.

Tel un chef de vieillard, la tête dénudée
Des arbres se blanchit des neiges de l'hiver
Et, d'étoiles d'argent, la glaciale ondée
Sème leur manteau toujours vert.

Bientôt l'ardeur de juin met la pousse nouvelle —
 Émeraude plus pâle — au bout des vieux rameaux ;
 Un arôme d'encens, comme au temple, se mêle
 A la fraîche senteur des eaux.

Quelques fleurs de glaïeuls — que la cascade blesse —
 S'effeuillent à leur pied, et la vigne s'y tord
 Pour atteindre une branche, ainsi qu'en sa faiblesse
 La vierge cherche un bras plus fort.

L'oiseau d'un cri strident au sein de la tourmente,
 Domine par instant le tumulte des flots
 Ou, las de tournoyer sur la vague écumante,
 Trouve à leur ombre le repos.

Combien de temps encor va durer cette lutte ?
 Sans doute aussi longtemps qu'en ce monde agité —
 Frêle jouet des jours — tout mortel est en butte
 Aux assauts de l'adversité...

Cèdres ! l'âge ne fait que durcir chaque fibre
Qui, de ses fils d'acier, vous lie aux noirs îlots
Et l'on sent palpiter, dans la feuille qui vibre,
Le cœur d'un peuple de héros.

Restez là, toujours verts, vestiges d'un autre âge,
Et frissonnants d'audace au milieu de ce bruit,
Pour les persécutés symbole de courage,
Aux temps, un éternel défi !...

LA MORT D'UNE ROSE

Je tiens en mes doigts une rose.
Comme des lèvres de carmin,
Elle me sourit, fraîche éclosé,
Pourtant sera morte demain ..

Car, de sa tige détachée,
Elle perd sa sève, son sang.
Déjà sa tête s'est penchée,
Tel un malade pâissant.

O corolle, suave encore,
Humide des larmes du ciel,
Tu ne verras point d'autre aurore
Ni d'abeilles boire ton miel.

Et voilà que mon cœur se serre :
Fleur close au baiser du zéphyr,
Pour toi, c'est donc l'heure dernière !
Sais-tu ce que c'est que mourir ?...

O quel insondable mystère !
Voir soudain ses jours révolus,
Bientôt se mêler à la terre,
Avoir été, puis n'être plus...

Pourtant de tes lèvres glacées
S'exhale un baume plus subtil
Que des bouquets de fiancées :
Ce soupir si triste, qu'est-il ?

Est-ce l'haleine de la vierge ?
Ou quelque souffle de printemps ?
Faut-il qu'aussi pâle qu'un cierge
Tu t'effeuilles avant longtemps ?

Oui : c'est pour ouvrir une porte
A ce parfum captif trop pur :
La brise, en frémissant, l'emporte
Tout en ses ailes vers l'azur.

Il est si léger, cet arôme,
Echappé de ton cœur meurtri,
Que je sens, alors qu'il m'embaume,
Comme un doux frôlement d'esprit.

Où donc va cette senteur chaste ?
Est-ce au monde immatériel ?
De ces lieux, que la mort dévaste,
Fuit-elle pour trouver un ciel ?...

BOUTON DE FLEUR CASSÉ

O le bouton frais et joli
Au corselet de mousse verte
Où la corolle, à peine ouverte,
Pointe tout de rose son pli !

Alors qu'il allait éblouir
Dans la lumière et la rosée,
Soudain sa tige s'est brisée :
Ah ! perdu ce joyau d'ophir !...

Il est là, le jouet de l'air,
Sa tête odorante penchée
Sur sa branche à peine touchée
Par la brise folle d'hier.....

Il est là, symbole si vrai
Des œuvres humaines rêvées
Et qui restent inachevées :
Du génie éternel regret...

Et jamais la brise du soir, —
Telle une main, aux sanctuaires,
Balance l'encens des prières, —
N'agitera son encensoir...

Et malgré tant d'éclat vermeil,
L'ivresse des senteurs nouvelles,
Jamais une caresse d'ailes
Ne viendra hâter son réveil...

Est-ce donc malheur ou bonheur ?
Plus de rosée et de lumière :
Mais pas de taches de poussière.
De blessures de ver rongeur,

Heureux, heureux petits enfants,
Qui du mal n'avez souvenance.
Ensevelis dans l'innocence,
Dormez bien dans vos cercueils blancs !...

L'ANGÉLUS

Le soir, lorsque la cloche tinte
Comme le glas de l'heure éteinte,
Mon cœur éclate en longs sanglots.
Tel qu'un bois qui s'emplit d'échos.

Le couchant pâlit et se voile ;
Héraut des nuits, surgit l'étoile :
Ainsi donc finissent toujours
Toutes nos heures, tous nos jours !

Muette, l'agile hirondelle
Sur son nid a replié l'aile :
Partout succède au rire, au chant,
Un silence morne et touchant.

Avec la voix de la prière
Qu'au ciel a murmuré la terre,
Quelque chose descend des cieux
Qui rend l'air tout religieux.

Cet instant, ce n'est plus l'aurore
Et ce n'est pas la nuit encore...
Comme, à l'occident, la clarté
Lutte contre l'obscurité !

O deuil ! qui donc va disparaître ?
O plaisir ! qui donc va renaître ?
D'un combat inégal et lent
L'immense azur est tout sanglant.

J'entends, je ne sais quoi qui pleure,
 Ou, froide caresse, m'effleure :
 Ah ! de quelq'un qui va mourir,
 Est-ce le baiser, le soupir ?

Que me dit ce qui passe et tombe,
 Sur qui se referme la tombe ?
 O dernier bruit ! adieu beau jour !
 Tout ce qui finit est court !

Dans la tour, carillonne, ô cloche !
 Annonce que la mort est proche,
 Qu'au temps, qui s'apprête à finir,
 L'ange, à l'homme, ouvre l'avenir !

Sonne, avec le jour qui recule,
 Le glas du dernier crépuscule !
 Sonne, aux échos les plus lointains,
 L'Angélus d'immortels matins !!!

LE CYGNE

Cygne, oiseau du poète ! éclos d'un divin songe.
Grâce et candeur ! le cou se recourbe ou s'allonge
Comme l'arc argenté s'arrondit dans les cieux
Et, faite pour voler en les espaces bleus —
Où le corps s'angélise et de tout poids s'allège —
L'aile éploie au soleil chaque plume de neige
Qui semble les plis blancs de moire sur l'émail
De je ne sais quel bel et féérique éventail.

Il glisse sur les eaux ainsi que sur les ondes
 Fuit la conque de nacre aux brises vagabondes
 Ou se mire un instant pour repartir sans bruit.
 Semblable à l'astre clair qui gravite en la nuit ;
 Et, tout autour de lui, l'eau cristalline et lisse
 Se dentelle d'écume et frémit de délice ;
 Il y replonge comme à plaisir son bec d'or
 Qu'enroule un filament vert d'algue qui se tord
 Et retombe, aux frissons d'haleines déjà chaudes.
 Sur son plumage fin, en réseaux d'émeraudes.

Trésor ou but final, il va le poursuivant
 Quand s'ouvre chaque penne à tout souffle du vent ;
 Et son corps, tel l'esquif qui déferle ses voiles,
 Se soulève : veut-il s'élançer aux étoiles
 D'un coup de sa grande aile — ô l'essor triomphal ! —
 Pour s'y reposer mieux que sur le nid natal ?...
 Il erre jusqu'au soir sur les étangs paisibles
 Entre de noirs rochers, de verdoyantes îles,
 Mousse humide à fleur d'eau, bouquet de nénuphars ;
 De tant de détours las, il tourne ses regards
 Vers une anse du bord, sa place coutumière :
 Il secoue aile et duvet mol à la lumière
 Et sème diamants et perles en chemin ;
 La nuit, au gîte, il dort pour revenir demain.



Mais un jour — le dernier — si j'en crois la légende,
 Il dit un hymne, le plus beau qu'un monde entende,
 Mêlé tout à la fois d'allégresse et de pleurs :
 Commencement de fête ou terme de douleurs.
 Est-ce un regret de fuir une terrestre plage
 Où limpide est le lac, rafraîchi le bocage :
 Adieu, courses parmi les joncs et les glaïeuls !...



Qu'entrevoit-il qui lui fasse oublier ses deuils
 Et retentir sa voix en cantiques d'extase ?
 Ah ! c'est qu'il ne ressent plus rien de ce qui blase :
 Résonnance du cœur après avoir trouvé
 Ce qu'a cherché l'oiseau, ce que l'homme a rêvé !
 Suprême poésie, inexprimable transe
 Dont cet accent tressaille : ô cri de délivrance !...
 Tout ce qui réjouit en l'immortalité !
 Ce délire inconnu, d'autre temps écouté,
 Que recoule à la mort cet oiseau qui se pâme,
 N'est-ce pas là l'écho du chant qu'exhale une âme ?...



L'IMMORTALITÉ

Des nuits l'ombre s'étend comme un large suaire
Et le monde s'apaise ainsi qu'un sanctuaire
Où le Dieu voilé parle aux âmes en secret :
Oh ! cette fin du jour ! l'heure où l'homme se tait !...

Pourtant en ce repos toute chose chuchote ;
L'oreille entend encore une mouvante note
Qui palpite en la brise, agonise en les airs
Et m'arrive semblable aux soupirs d'êtres chers.

Est-ce emportés des tours par un écho plus proche
 Les triples tintements égarés de la cloche ?
 Des murmures de source ou des rires d'enfants
 Que ramènent, perdus, les étés étouffants ?

Est-ce au vent l'éploiement de la fuyante voile
 Que guident vers le port les lucurs de l'étoile ?
 Peut-être un son tremblant de grelots clairs aux cous
 Des brebis qui, de loin, est si vague et si doux ?

Est-ce le craquement d'une trop frêle branche
 Qu'un lourd fardeau des fruits, à la fin, broie ou penche
 Ainsi que sous le poids d'une longue douleur
 L'homme s'affaisse tant que se brise le cœur ?

Est-ce un air du berceau, quelque voix de la tombe,
 Effort de ce qui naît ^{ou} bruit ~~ou~~ de ce qui tombe
 Et dont viennent à moi les souffles affaiblis
 Comme le chant des eaux que roulent les roulis ?



Ce langage muet, tel un battement d'aile —
Dit tout bas comme au soir un amour se révèle —
N'est-ce pas la réponse à l'*Amen* éternel
Que reprend la nature après les chœurs du ciel ?



C'est, au sein du silence, une des harmonies
De la terre et de l'âme en la prière unies !
C'est là le mouvement, c'est donc la vie encor
Jusque dans le sommeil, image de la mort...



Il proteste à mi-voix contre une heure de trêve,
Émeut la feuille ou ride l'onde, éveille un rêve !
C'est ton sanglot, ô cœur, tant de fois sangloté,
Aspirant, quand tout meurt, à l'immortalité !



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Laissez-moi finir	5
L'ennui	7
La veillée	9
La pluie	14
La beauté des choses	16
Trois blancheurs	19
La fin du jour	24
Les lilas	27
Les moments divins	30
Le poète et le ciel	34
L'autre livre	41
Ce n'est pas la nuit	46
Le rêve	50
Le chartreux	53
Les colombes	56
Course de la lune	60
La cloche	63
Je suis triste	66

Le voyage	69
Le vaisseau de mes rêves	73
Veillées d'hiver	80
L'hirondelle	85
Deux enfants	87
En rêve	90
Mes chambres.	94
Oublions.	99
Les Cèdres	102
La mort d'une rose.	106
Bouton de fleur cassé	109
L'Angélus	112
Le Cygne	115
L'immortalité	118